

## Spectacles

Les choix d'

Alexandre Demidoff

Marie-Pierre Genecand

# L'écume du désir selon Virginia Woolf

La Genevoise Eveline Murenbeeld s'empare de «Vagues», roman converti en odyssée sensorielle

Une renaissance qui met en joie. Après presque dix ans d'absence, la Genevoise Eveline Murenbeeld revient à la scène sous l'étendard de sa compagnie, les Basors. La vidéaste et metteur en scène s'empare des *Vagues* de Virginia Woolf, roman à plusieurs voix, à silhouettes floues, à perspectives mouvantes. A priori, rien de théâtral dans ce tableau de groupe publié en 1931. Mais c'est justement ce qui attire l'artiste depuis une première pièce, en 1991, qui faisait résonner des écrits bruts réunis par le Lausannois Michel Thévoz.

A cette époque, Eveline Murenbeeld, Sandrine Kuster et leur bande affirmaient un ton unique en Suisse romande. Leurs références n'étaient ni Tchekhov ni Pinter ni Koltès. Les Basors butinaient en dehors des coulisses saturées du théâtre. Ils s'intéressaient à la mécanique de la langue; ils étaient fascinés par ses ressorts; ils foraient là où on creusait peu. De cette curiosité sont nés en 1993

*Espèces d'Espace* d'après Georges Perec, mais aussi *L'Opoanax* de la Zurichoise Monique Wittig. Chacun de ces territoires poétiques trouvait sa forme scénique, son cristal sonore, son exotisme visuel. La critique saluait. Le public s'emballait.

Mais les Basors étaient fragiles. En 1999, Eveline Murenbeeld jette l'éponge. Les pouvoirs publics subventionnent alors la création au coup par coup. Et il est difficile de développer son travail dans la durée. Que fait-elle? Elle arpente des plages intérieures; se promène une caméra vidéo au poing; filme des scènes de campagne qui deviennent des tableaux méditatifs. Elle tâtonne comme tout un chacun, puise dans les œuvres des autres la matière de son désir.

*Les Vagues*, ça l'a saisie en regardant la mer sur une plage d'Espagne. C'est ce qu'elle raconte. Elle pense au roman de Virginia Woolf, le relit, est soulevée. Une œuvre

qui fait écho à nos nuits, ça opère ce genre de miracle. «C'est comme si la force du texte, dans sa fulgurante beauté, me redonnait l'allant nécessaire à passer de nouveau à l'acte et à remettre en route la machine.»

Comment faire sortir *Les Vagues* de leur cadre livresque? Traduire sur scène l'essence d'une œuvre où s'entrecroisent six destins liés par un absent? Eveline Murenbeeld et ses acteurs, Delphine Rosay et Christian Scheidt, n'entendent rien expliciter, mais susciter un bain de sensations, restituer quelque chose qui ressemble à la vie, à la jeunesse qui se fane, au désir qui s'évapore, aux certitudes qui se défont. Ils promettent une élégie océanique. L'écume de la vie, pour mieux accéder à des fonds secrets. Alexandre Demidoff

**Théâtre du Loup, ch. de la Gravière 10, Genève. Di à 18h, ma-sa à 20h30 du 31 mai au 14 juin. (Rens. 022/301 31 00, [www.theatreduloup.ch](http://www.theatreduloup.ch)).**



# Les vagues, celles de l'âme

**THÉÂTRE** • A Genève, au Théâtre du Loup, les Basors signent avec «*Les Vagues*» un retour à la scène intimiste et vibrant.

**DOMINIQUE HARTMANN**

Sur le plateau nu du Théâtre du Loup, où déferle régulièrement la mer, projetée en fond de scène, deux comédiens racontent par bribes les vies de six personnages, traversées par la recherche de la solitude et le besoin des autres, le désir de vie et l'attrance vers la mort. Fondée en 1989 et revenue à la scène ces jours, la Compagnie des basors monte avec *Les Vagues* le captivant et difficile texte éponyme de Virginia Woolf. La mise en scène de sa fondatrice, Eveline Murenbeeld, propose une dramaturgie faite de tensions fines et d'une gestuelle économe, dans un espace scénique vibrant de sons et d'images où le rythme du texte se répercute avec une belle ampleur. A voir à Genève jusqu'au 14 juin.

C'est le genre de spectacle après lesquels il semble bien étrange d'applaudir. Car le soleil a brillé sur la scène, les vagues s'y sont succédées, la nuit est tombée et l'on a fini par oublier être au théâtre, entré subrepticement dans ce foisonnement de sensations et de désirs qu'est la vie racontée par l'auteur anglaise. Ces sensations, Eveline Murenbeeld les suscite en mettant en vibration des éléments sonores – des chants d'oiseaux, la texture de la voix – et visuels, comme le parcours de la lumière au fil de la journée ou les images de vagues et imposantes collectionnées par la vidéaste qu'elle est aussi.

## Les moi de l'âme

Fidèle à la ligne adoptée lors des spectacles de la compagnie qui ont émaillé les années 1990, la metteuse en scène a choisi de monter à nouveau un texte littéraire, en prêtant attention à la spécifi-

cité de l'écriture. Parfois ardu, l'accès au texte original est plutôt simplifié ici par le choix de ne pas identifier personnages et comédiens: ceux-ci porteront à deux (Delphine Rosay et Christian Scheidt) les récits de six protagonistes. La parole circule de l'un à l'autre, polyphonique et parente à la fois comme si chacune de ces identités, masculines et féminines, n'était que des facettes d'une même conscience, les multiples moi d'une même âme. C'est ce que Virginia Woolf imaginait.

Les trois hommes et les trois femmes du récit se sont connus au collège et l'un d'eux s'émerveille: «J'ai 50, 60 ans de vie à dépenser, un trésor encore intact.» Chacun à son tour, ils racontent aux autres leurs exis-

tences individuelles et entrelacées, de l'enfance à l'âge adulte, au fil des ans, flux et reflux.

## Empreinte de la vie

Il y a Louis: au lieu de voyager, comme les autres, il envoie des câbles aux quatre coins du monde depuis son bureau londonien et veut faire surgir l'ordre du chaos. Il y a Susan, qui souhaite ne «pas être admirée comme Jinny», mais donner et recevoir. Il y a Jinny, qu'un homme remarquera, lui disant «ce qu'il n'a rien dit à aucune autre» et l'aimant mieux que Susan ou Rhoda. Il y a encore Neville, Bernard le conteur, et surtout Perceval. Ce septième personnage, muet mais raconté par chacun, meurt et les récits des six autres, comme une vague,

s'enroulent autour du vide de cette absence.

Par instant, les comédiens semblent chuchoter à voix haute: pourtant sonore, leur parole a la concentration et l'intimité du chuchotement. En excitant doucement l'audition du spectateur, et en alternant nudité du plateau et déferlement de mer, *Les Vagues* exacerbent ses capacités sensorielles, mais sans jamais couvrir le texte d'un fracas sensuel, juste de façon à entrer dans une vibration de sons et de sens. «J'ai accepté l'empreinte de la vie sur mes fibres nues», dit l'un des personnages. Cette empreinte, ce sera celle des *Vagues* pour le spectateur conquis. |

Jusqu'au 14 juin, Théâtre du Loup, 10 ch. de la Gravière, Genève, rés. ☎022 301 31 00.



Christian Scheidt et Delphine Rosay portent à deux les récits de six protagonistes. DR

**Critique: «Les Vagues», à Genève**

## L'empire des sensations

.....  
**Marie-Pierre Genecand**

Le flux de la conscience. Les mouvements de l'âme dans toute la variété de leurs courants. Ecrivaine anglaise du début du siècle dernier, Virginia Woolf a eu cette ambition en rupture avec son temps: rendre justice à la constellation de sensations qui peuplent nos perceptions. Dans *Les Vagues*, publié en 1931 et traduit par Marguerite Yourcenar, elle délaisse la narration classique, réductrice à ses yeux, pour un puzzle de monologues qui relatent, de l'intérieur, le parcours de six amis au fil de leur vie. Séduite par cette prose poétique, la Genevoise Eveline Murenbeeld propose une version théâtrale tout en sobriété. Efficace? Oui, si l'on accepte de plonger.

Pas d'effusion ni de transports sur la scène du Théâtre du Loup, à Genève. Mais de délicates trajectoires dans l'espace et des gestes à peine esquissés. C'est avec une prudence extrême que Delphine Rosay et Christian Scheidt relaient les réflexions de Jenny, Rhoda, Suzanne, Neville, Bernard et Louis. Comme s'il ne fallait pas brusquer ces confidences glanées dans la sincérité de l'instant. Premier baiser,

premier bal, promenade dans le petit matin, voyage en train... Chaque étape est l'occasion d'un plongeon dans le monde frémissant des sensations. Celles qui traversent le sujet depuis son poste d'observation bien sûr, mais aussi, en écho, les signaux émis par la nature. Ainsi quand Suzanne découvre le baiser entre Jenny et Louis, elle associe l'humidité d'un sous-bois à la profondeur de son désarroi. Son chagrin, elle le fixe aux racines, à la mousse, le mêle aux feuilles mortes dans une lecture organique de sa panique. Saisissant. Comme cette séquence où, en pension en Suisse, la même Suzanne foule l'herbe mouillée de rosée avec le sentiment de toute-puissance que confèrent ces minutes volées à l'aube.

Dans ce travail, la toile est si finement tissée, les variations si infimes que, parfois, l'ennui guette. A l'image des vagues projetées à intervalles réguliers sur le mur du fond, ce spectacle prend le risque de la répétition. Mais ce léger fléchissement n'est rien à côté du plaisir retiré de la qualité d'attention et de la finesse de perception.

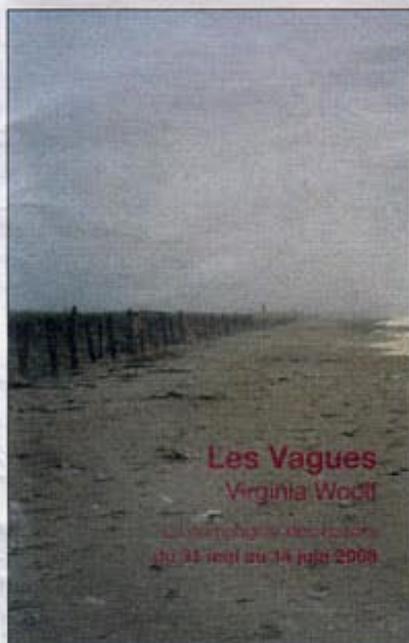
*Les Vagues*, au Théâtre du Loup, à Genève, tél. 022/301 31 00, [www.theatreduloup.ch](http://www.theatreduloup.ch), 1h20.

# → Se laisser porter par «Les Vagues» au théâtre du Loup

**Eveline Murenbeeld relève un pari  
audacieux: restituer sur scène  
la spécificité poétique du texte  
de Virginia Woolf.**

Nils Couturier

« Les Vagues », de Virginia Woolf, paru en 1931, constitue un jalon historique de la forme du « monologue intérieur » dans la littérature anglaise. La narration poétique de Woolf fait alterner six voix différentes, qui s'entrecroisent et se lient comme les vies des six personnages du roman : Bernard, Neville, Louis, Rhoda, Jinny et Suzanne. Le lecteur peine parfois à les distinguer tant ils participent, malgré leurs quelques traits caractéristiques, à un mouvement général. Le flou identitaire et temporel est permanent, c'est l'atmosphère qui importe ici.



Les passages entre les différents âges des personnages (l'école de l'enfance, les ballades dans la nature, les bancs d'universités, pour finir face à la mort) sont introduits dans le texte par des descriptions du parcours du soleil sur la mer, de l'aube aux ténèbres : le temps d'une vie se fond ainsi dans celui d'une journée.

Le caractère flottant et poétique des « Vagues » représente un défi pour une représentation théâtrale. Défi relevé par la metteur en scène Eveline Murenbeeld. Elle propose un montage qui, par une narration parallèle entre le texte et l'image, tend à répercuter sur scène le mouvement de l'écrit de Virginia Woolf et l'essence de

son récit. Les monologues sont tenus par deux comédiens de la troupe « La compagnie des basors ». La sobriété du jeu d'acteur transmet la pensée des personnages, l'emploi de la vidéo, du son et de lumière évoque le monde extérieur ; l'effet d'ensemble, enfin, véhicule l'ambiance poétique du texte, pour porter le spectateur dans le flux des vagues.

« Les Vagues », de Virginia Woolf, par « La compagnie des basors »,  
au théâtre du Loup jusqu'au 14 juin. Réservations au 022 301 31 00.

# scènes 1

texte Eva Coucido, Emmanuelle Joz-Roland, Sarah Turin

## vertige sadique

Mishima, auteur imprégné de culture occidentale, défend néanmoins les valeurs japonaises les plus traditionnelles. Le divin marquis lui sert ainsi de prétexte à mettre en jeu ses paradoxes : faire du mal un art, du vice une vertu et de la douleur un plaisir. Sade apparaît en filigrane des affrontements passionnés de six femmes captives de leurs fantasmes et de leur éthique contradictoire. Il est le spectre effrayant, omniprésent et fascinant qui obsède l'épouse, la sœur, la mère, l'amie d'enfance, la courtisane et la domestique. Elles s'affrontent et se défient à son sujet, se métamorphosant, sous le regard privilégié du spectateur, au gré d'un dispositif scénique qui tour à tour les inclut et les exclut de leur humanité. Le Sade qui s'impose alors dans le regard de ces femmes nous confronte au vertige de la liberté, et affirme avec une nouvelle vigueur : « ce n'est pas ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres ». S.T.

Madame de Sade, du 6 au 18 mai au Théâtre Vidy-Lausanne, av. E.-Jacques-Dalcroze 5 à Lausanne, tél. 021-619 45 45, [www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)

Madame de Sade

de Yukio Mishima

Du 6 au 18 mai 2008

Mise en scène : Jacques Vincy

Vidy-L



© Flora Tristan

## farouche d'absolu

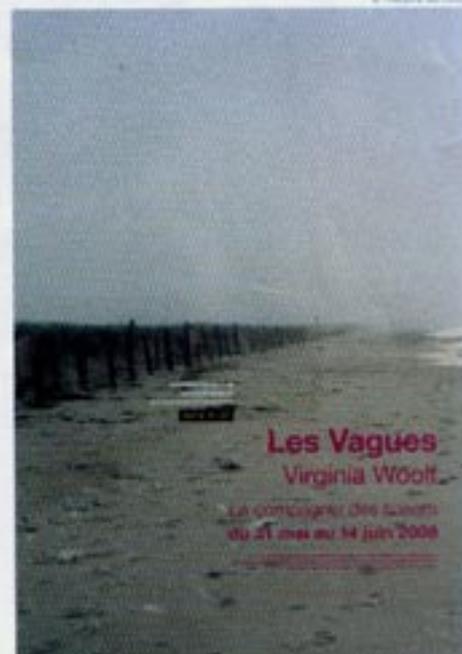
A ses contemporains qui la surnommaient Madame la colère, elle répondait effrontément qu'elle était une paria. On est début du XIX<sup>e</sup> siècle, à Paris. Flora Tristan fait scandale, court les rues et les salons mondains pour dénoncer la misère sociale, la condition des femmes et des ouvriers, clamer le droit au divorce et l'amour libre. Georges Sand la regarde d'un mauvais œil. Peu importe, Flora Tristan a le feu au corps et la foi à l'âme. L'infatigable visionnaire ouvre la voie au syndicalisme et se fait la porte-parole d'un féminisme naissant. Lors d'une soirée exceptionnelle, la conteuse genevoise Catherine Gaillard s'empare de la vie romanesque de cette figure historique, où les passions amoureuses – Flora Tristan avait la beauté fatale – s'aiguisent à la lame d'une politique sans concession. Avec sa fougue si particulière, elle mêlera ce destin flamboyant aux luttes ouvrières contemporaines. Un moment unique qui clôt la saison des contes à la Comédie. E.C.

Flora Tristan, entrée libre, lundi 5 mai à 19 h à la Comédie de Genève, bd des Philosophes 6, tél. 022-320 50 01, [www.comedie.ch](http://www.comedie.ch)

## marées intimes

Bernard, Suzanne, Rhoda, Neville, Louis et Jinny, six amis et une absence, Perceval. Six monologues qui se disent au rythme des vagues et de la course du soleil. Comme à son accoutumée, Virginia Woolf croise les interiorités, entre elles et avec les éléments, sans pour autant créer l'interaction. Combien de subjectivités faut-il pour appréhender la réalité du monde? Combien de personnages pour former un individu? Combien de ressacs pour déterminer le temps d'une vie? Eveline Murenbeeld interprète *Les Vagues* avec la délicatesse dont elle a coutume, dans une mise en scène épurée et minimaliste. Un comédien et une comédienne, alternant jeu et récitation, se partagent les six caractères devant les images vidéo des vagues qui se cassent. Les plans grossissent jusqu'à la mort de Perceval, pour redevenir plus lointains une fois le climax passé, tandis que l'éclairage de la scène vibre au gré des monologues tout en mimant l'intensité du soleil au fil du jour. Un montage entre texte, image, son et lumière qui donne toute sa force aux interrogations et à la poésie de Virginia Woolf. E.J.-R.

*Les Vagues*, du 31 mai au 14 juin au Théâtre du Loup, ch. de la Gravrière 10 à Genève, 022-301 31 00, [www.theatreduloup.ch](http://www.theatreduloup.ch)



Les Vagues  
Virginia Woolf

La compagnie des Amis  
du 21 mai au 14 juin 2008